

Les villes dont nous avons besoin

New York Times - 11 mai 2020

par le comité de rédaction

Le comité de rédaction est un groupe de journalistes d'opinion dont les opinions sont éclairées par l'expertise, la recherche, le débat et certaines valeurs de longue date. Il est distinct de la salle de rédaction.

<https://www.nytimes.com/2020/05/11/opinion/coronavirus-us-cities-inequality.html>

Les villes américaines étaient autrefois des moteurs
de la croissance et des opportunités.
Dans cette crise, comment pouvons-nous les sauver ?

La nature d'une nation est que nous sommes liés
par une communauté d'obligations, de buts
et d'opportunités partagés.

Les zones urbaines où vivent 80 % des Américains
sont les endroits qui nous permettent le mieux
de prendre soin les uns des autres,
pour interagir les uns avec les autres,
pour construire ensemble.

Les villes restent des moteurs économiques
et des centres culturels
et la densité reste le meilleur moyen de limiter l'impact
des humains sur l'environnement.

La ségrégation n'est pas seulement une tragédie
pour les enfants qui n'ont pas la possibilité
de s'épanouir.

C'est aussi une perte incalculable pour la société,
qui se prive de leurs contributions potentielles.

Et plus l'inégalité s'accroît, plus le problème
devient difficile à résoudre : l'ampleur
des changements nécessaires est plus grande.

Ceux qui vivent dans des enclaves riches ressentent
moins le besoin d'infrastructures communes
et l'éloignement permet d'ignorer plus facilement
les problèmes - même de ne pas les voir du tout.

Dans la première moitié du XXe siècle, les élèves du meilleur lycée public de Boston, Boston Latin, comptaient parmi eux un jeune effronté du nom de Leonard Bernstein, qui allait un jour composer West Side Story ; un autre garçon du nom de Thomas L. Phillips, qui allait faire du fabricant Raytheon du Massachusetts un rempart de la défense américaine ; et Paul Zoll, qui allait être le pionnier de l'utilisation de l'électricité pour traiter les arrêts cardiaques alors qu'il travaillait comme médecin dans un hôpital de Boston.

La plupart des villes américaines de cette époque pouvaient produire un tableau d'honneur similaire d'enfants élevés dans leurs rues et éduqués dans leurs salles de classe publiques qui ont ensuite laissé une marque sur le monde. À l'époque, les villes fournissaient les clés permettant de libérer le potentiel humain : une infrastructure d'écoles et de collèges publics, des bibliothèques et des parcs publics, des systèmes de transport public et de l'eau potable propre et sûre. La densité et la diversité mêmes de la vie urbaine ont favorisé l'accumulation de connaissances, l'échange d'idées, la création de nouveaux produits.

Les villes américaines ont été les moteurs du progrès économique de la nation, les vitrines de sa richesse et de sa culture, les objets de la fascination, de l'admiration et de l'aspiration mondiales. Elles étaient également déformées par le racisme, saignées par les profits des élites et souillées par la pollution et la maladie. Mais dans leurs meilleurs moments, elles offraient la possibilité de se défaire des liens des préjugés, des remises en question et des horizons limités. Elles offraient des opportunités.

Alors, les villes fonctionnaient. Aujourd'hui, elles ne le font plus.

Bien avant que la pandémie de coronavirus ne constitue une menace pour la vie des villes américaines, celles-ci étaient en difficulté. Au cours du dernier demi-siècle, leur infrastructure de possibilités s'est gravement détériorée. Leurs écoles publiques ne préparent plus les élèves à réussir. Leurs métros ne sont pas fiables. Leur eau coule avec du plomb.

Nos zones urbaines sont traversées par des frontières invisibles mais de plus en plus imperméables qui séparent les enclaves de richesse et de privilèges des blocs de bâtiments vieillissants et des terrains vagues où les emplois sont rares et où la vie est dure et, trop souvent, courte. Les villes continuent à créer de vastes quantités de richesses, mais la répartition de ces gains ressemble à la ligne d'horizon de New York : Une poignée de bâtiments super hauts, et tous les autres à l'ombre.

La pandémie a amené certains Américains fortunés à se demander si les villes sont aussi finies pour eux. Elle a suspendu les charmes de la vie urbaine tout en accentuant les risques, faisant renaître une tradition américaine bien ancrée qui consiste à considérer les villes avec crainte et dégoût - comme des cloaques de maladie, une image qui s'aligne trop facilement sur les préjugés concernant la pauvreté, la race et la criminalité. Même le gouverneur de New York, Andrew Cuomo, a décrit la densité de la ville de New York comme responsable de ses souffrances.

Certains sont partis dans des résidences secondaires, et la crise a suscité une vague de fantasmes sur l'abandon total des villes, enracinés dans l'idée que nous serions tous mieux lotis au moins un peu plus loin - la distanciation sociale comme salut de la société.

Cette idée est dangereusement fausse.

Nos villes sont brisées parce que les Américains riches se sont séparés des pauvres, et notre meilleur espoir de construire une nation plus juste et plus forte est de faire tomber ces barrières.

Mais pour réaliser le potentiel des villes, nous devons changer la dure réalité selon laquelle les quartiers dans lesquels les Américains sont nés délimitent leurs perspectives d'avenir : leurs chances d'obtenir un diplôme d'études secondaires, de gagner décemment leur vie, de survivre jusqu'à un âge avancé.

À Chicago, la différence d'espérance de vie moyenne pour les personnes nées au même moment dans différents quartiers peut atteindre 30 ans. SVP faites une pause pour réfléchir à ce chiffre. Les bébés ne choisissent pas leur lieu de naissance.

À Streeterville, un quartier de familles blanches, aisées, ayant fait des études supérieures et vivant confortablement dans des maisons de ville et des tours d'habitation en copropriété sur la rive du lac Michigan, un bébé né en 2015 pourrait s'attendre à vivre jusqu'à 90 ans. À huit miles au sud, à Englewood, un quartier

pauvre et noir d'appartements de faible hauteur à l'ombre de l'Interstate 94, un bébé né en 2015 ne pourrait pas espérer atteindre 60 ans.

Nous devons réécrire les règles qui ont rendu pratiquement impossible la construction de logements abordables dans les quartiers riches, en appauvrissant les familles à faibles revenus, contraintes de s'éloigner toujours plus des emplois et des services. Les travailleurs à faibles revenus de la région de la baie de San Francisco vivent souvent en dehors de la région de la baie : l'année dernière, plus de 120 000 travailleurs de la région ont eu des trajets quotidiens d'au moins trois heures. Dans le comté de Montgomery, Md, une banlieue aisée de Washington, 44 % des employés du comté vivent dans d'autres comtés, souvent parce qu'ils ne peuvent pas se permettre de vivre dans les communautés qu'ils desservent.

*.... et le texte continue en anglais sur le site du New York Times,
<https://www.nytimes.com/2020/05/11/opinion/coronavirus-us-cities-inequality.html>
pour conclure*

Les villes américaines sont profondément mises à l'épreuve par une pandémie qui a causé la mort de dizaines de milliers de personnes et forcé la suspension de la vie urbaine. Même dans les villes jusqu'ici épargnées par le pire de la crise sanitaire, l'effondrement des recettes fiscales oblige les élus à envisager des coupes draconiennes dans les services publics. Dans de tels moments, il est difficile de rêver à ce qui pourrait être.

Pourtant, les crises peuvent être éclairantes, en obligeant à se concentrer sur ce qui est nécessaire et important.

L'inégalité est une réalité incontournable de la vie urbaine. Le philosophe grec Platon, préfigurant le Dr King de quelques milliers d'années, a écrit dans La République que "toute ville, aussi petite soit-elle, est en fait divisée en deux, l'une la ville des pauvres, l'autre celle des riches". Mais la crise nous rappelle que la ségrégation est une illusion. Les deux moitiés dépendent l'une de l'autre. Les riches ont besoin de travailleurs, les pauvres ont besoin de capital. Et la ville a besoin des deux. Pour réduire la ségrégation, les Américains riches doivent partager, mais pas nécessairement avec des sacrifices. La construction de quartiers plus diversifiés et la déconnexion des institutions publiques de la richesse privée finiront par enrichir la vie de tous les Américains - et feront des villes dans lesquelles ils vivent et travaillent à nouveau un modèle pour le monde entier.

Merci à DeepL.com/Translator (version gratuite) qui a fort bien traduit cet article